

L'époque des nationalités, du mouvement vers l'unité allemande, quatre ans après le « printemps des peuples » de 1848.

Grandeur et faiblesses de la démocratie athénienne

La fin de la première année de la guerre du Péloponnèse (d'où l'oraison funèbre).

➤ Consigne : vous analyserez, confronterez et critiquerez les documents pour montrer en quoi ils reflètent la grandeur et les faiblesses de la démocratie athénienne.

❶ Philipp Foltz (Allemagne, 1852), L'oraison funèbre de Périclès en 430 av. J-C.

Au centre, dans l'attention générale, Périclès parle. Il est quasiment en majesté. Il incarne l'État.

A l'arrière-plan l'Acropole et le Parthénon, des monuments construits sous Périclès, images de la grandeur d'Athènes et de sa puissance.

Autour de Périclès, la Pnyx est occupée par une foule dense. C'est une réunion de l'Ecclesia. Les citoyens écoutent attentivement le stratège.

Une femme est présente dans une assemblée par ailleurs virile (seuls les hommes fils de parents athéniens sont citoyens).



Une impression d'unité, voire d'unanimité, sans doute rare à l'Ecclesia.

Unité de langue, de culture, unité politique. La cité est vue comme une nation. Foltz commet un anachronisme en projetant sur Athènes dans l'Antiquité le sentiment national des Européens du XIXe siècle.

Le peuple souverain est « redoutable » ; d'autant plus que les accusés sont présumés coupables (I.6)

Une date relativement proche de la scène représentée dans le doc. 1

Après Périclès, l'homme d'État idéal, voici Cléon le démagogue, autre type du dirigeant démocratique.

❷ Aristophane, dans la comédie *Les Guêpes* (422 av. J-C), se livre à une satire de la justice rendue par les citoyens dans la démocratie athénienne. La pièce se moque en particulier du démagogue Cléon, qui avait triplé l'indemnité créée par Périclès pour participer aux travaux de l'assemblée des citoyens. Philocléon (Celui qui aime Cléon), citoyen pauvre, devient ainsi, par cupidité, un juré professionnel.

Un éloge paradoxal de la souveraineté du peuple. Philocléon se distingue plus par sa cupidité que par son sens du devoir civique. Aristophane nous dit que donner de l'argent public à un tel homme revient à voler l'État (« dérobé »).

PHILOCLÉON. — Je vais, dès le début même, prouver que **notre pouvoir ne le cède à aucune royauté**. Qu'y a-t-il de plus **heureux**, de plus **fortuné** qu'un juge ? Quelle vie est plus délicieuse que la sienne ? Quel animal plus **redoutable**, surtout quand il est vieux ? A peine je sors du lit, des hommes, hauts de quatre coudées, m'escortent au tribunal : dès que je parais, je me sens pressé par **une main délicate qui a dérobé les deniers de l'État** ; les **coupables** tombent à mes pieds [...]

Les accusés, qui risquent gros, ont peur, et Philocléon en abuse. Il est heureux qu'on le flatte, tout comme son modèle, le démagogue Cléon.

10

Ensuite, je prends place au tribunal, chargé de supplications, et, ma colère une fois calmée, je ne fais rien de tout ce que j'ai promis ; mais j'entends les voix **d'une foule d'accusés qui réclament leur acquittement**. Voyez ! quelles caresses ne fait-on pas alors au juge ? Les uns déplorent leur misère, et ajoutent des maux supposés à leurs maux réels, [...]

Il jouit sans scrupules de son pouvoir. Le mélange de mépris et de mégalomanie le rend particulièrement détestable. La scène où les enfants sont amenés pour l'attendrir ajoute encore à l'abjection.

15

Ceux-là disent quelque bon mot, pour me faire rire et désarmer ma rigueur. Si rien de tout cela ne me touche, ils amènent leurs enfants par la main, filles et garçons ; j'écoute, et, baissant la tête, ils bêlent tous ensemble. Le père, tremblant, me supplie de l'absoudre, par pitié pour eux, **comme si j'étais un dieu [...]** Et nous alors, en sa faveur, nous relâchons un peu la rigueur de notre colère. **N'y a-t-il pas là une grande puissance [...]** ?

La dernière phrase nous invite à renverser la formule : est-il raisonnable de confier un tel pouvoir à un tel homme ? Si c'est là le peuple souverain, quelle catastrophe !